

# Littératures francophones du monde arabe -2- La littérature « beur »\*

Jan Goes

## 0. Prélude

*Les « beurs » sont-ils français ou arabes, maghrébins ? Beaucoup d'entre eux répondront « les deux ». Après les tentatives désespérées de la première génération d'immigrés de se fondre dans le paysage, la deuxième, voire la troisième revendique son identité bien particulière. La littérature « beur » peut par conséquent être considérée comme une littérature émergente, au carrefour du monde roman et du monde arabe.*

*Un an après le premier volet de « Littératures francophones du monde arabe », et pour les besoins de cet article, certaines données sont reprises. En effet, un petit rappel, et une comparaison de la littérature « beur » avec la littérature maghrébine de langue française ne me semblent pas inutiles (cf. le paragraphe 2).*

## 1. Introduction

Il y a une vingtaine d'années, le phénomène « beur » s'est manifesté au grand jour par la « marche des beurs » du premier décembre 1983, suivie en 1984 de la création de *SOS racisme*. C'est à peu près à ce moment-là que le mot *beur* lui-même est entré dans notre vocabulaire courant. Quelques années plus tard, nous rencontrerons sa petite sœur : la *beurette*.

En vingt ans, la *littérature beur* s'est constituée en nouvel espace littéraire, ou plus précisément en un nouvel espace littéraire francophone. On pourrait la qualifier de *littérature émergente*, ou en d'autres mots : « un complexe de phénomènes culturels, linguistiques, idéologiques et sociaux qui donnent lieu à un nouveau corpus de textes, à de nouvelles sensibilités et qui font partie de la littérature moderne dans une situation de continuité et de rupture » (cf. Pinçonat, 2000 : 247, note 1<sup>1</sup>). Dans ces quelques pages, nous allons essayer d'explorer la continuité et la rupture de cette littérature par rapport à cet autre espace littéraire francophone qu'est la littérature maghrébine de langue française.

## 2. Quelques aspects de la littérature maghrébine de langue française

La littérature maghrébine de langue française est un phénomène assez récent, elle constitue, elle aussi, un nouvel espace littéraire, qui vient se greffer sur une tradition

---

\* Ce texte est une version légèrement adaptée d'un exposé fait aux VIII<sup>es</sup> « Journées de la francophonie » de l'Université de Iasi (Roumanie), du 20 au 23 mars 2002. Je remercie les éditeurs des actes de m'avoir donné l'autorisation de les publier dans *Romania*.

<sup>1</sup> Nous traduisons de l'anglais.

millénaire de littérature arabo-persane. Elle recouvre trois périodes, qui sont évidemment perméables, ne fût-ce que parce que les auteurs les plus âgés les ont vécues toutes les trois.

On pourrait distinguer en effet trois grandes générations : celle des pionniers (les années trente), la génération des « aînés », les « grands frères (et sœurs) », et puis, la nouvelle génération : les premiers ont commencé à écrire sous la colonisation, les seconds ont connu la déchirure des luttes d'indépendance, les derniers vivent les indépendances et l'époque post-coloniale, connaissent la France, et y séjournent parfois. Les derniers-nés, ceux qu'on dit « nés en France », les *beurs* et les *beurettes*, pourraient constituer la quatrième génération, mais, font-ils encore partie de la littérature « maghrébine » ?

La richesse actuelle de la littérature maghrébine de langue française est dans une certaine mesure tributaire de la politique coloniale qui a été menée. Ainsi, elle est très riche en Algérie, colonie de peuplement, où la francisation de l'enseignement a été la plus poussée : « La littérature algérienne est aujourd'hui encore la plus abondante des productions littéraires francophones du Maghreb. » (Joubert, 1994 : 8). Comme l'enseignement en arabe ne fut pas vraiment démantelé au Maroc et en Tunisie, (ces deux pays étaient des protectorats), la littérature francophone y naît un peu plus tard, à côté d'une très riche littérature en arabe : la littérature d'expression française au Maroc est née aux alentours des années cinquante, pour connaître son apogée avec la revue *Souffles* (création en 1966), celle de la Tunisie a pris son envol après l'indépendance.

Les textes maghrébins sont surtout écrits dans un contexte national, par des auteurs qui affirment leur identité algérienne, marocaine, ou tunisienne, ce qui constitue une première différence par rapport à la littérature beur, mais aussi une ressemblance : il s'agit d'une littérature-témoignage. Certains romans continuent la tradition thématique du « roman colonial », dans une tentative de plaire au colonisateur, ou de l'intéresser à la problématique du colonisé. D'autres relatent la période des « événements » en Algérie, des luttes pour l'indépendance en Tunisie, au Maroc. En cette période surtout, certains auteurs ne savent pas trop quelle attitude adopter envers la langue française. Si certains l'utilisent pour revendiquer l'indépendance, d'autres se voient contraints à l'exil (Malek Haddad), ou choisissent le silence. Leurs textes répondent à l'urgence de la situation historique : il n'y a guère de texte algérien (tunisien, marocain, dans une moindre mesure) qui ne fasse allusion à ce qui est en train de se passer. Le malaise par rapport à la langue française se traduit dans les citations suivantes :

Assia Djebar : « Le français est ma langue marâtre » (*L'amour, la fantasia*, 1985).

Malek Haddad : « Je t'aime. En arabe, c'est un verbe qui dépasse l'idée. » (*Je t'offrirai une Gazelle*, 1959 : 97). Mais aussi : « Il dit "Ah ! Bon ?" quand il n'y a rien à dire. Il admire les Français parce qu'ils savent parler. La langue est peut-être française. » (id. p. 54). Citons encore : « Je suis moins séparé de ma patrie par la Méditerranée que par la langue française » (cité par Memmi, 1985 : 159). Pour Haddad, la langue française symbolise clairement l'exil...

Abdelkebir Khatibi : « Et j'aurai jalousement retenu mon être sacrifié à la langue française. Sacrifié, mais pas dans le sens qui avait prévalu vers les années soixante. On soutenait avec légèreté que l'écrivain colonisé de langue française, en retournant sa rage contre le colonisateur, aurait pulvérisé – ou du moins défiguré – les lois de cette belle langue que j'aime. » (*La mémoire tatouée*, 1971 : 11).

L'éloge de la langue maternelle est un passage obligé, de même qu'une justification du choix du français.

La troisième vague, c'est l'après-colonisation. On avait prédit que la littérature en français allait s'éteindre lentement : le contraire s'est passé ! Les thèmes des livres restent souvent très près des réalités post-coloniales : de jeunes – et moins jeunes – écrivains révoltés expriment leur déception par rapport à l'évolution de leur pays, la crise économique, l'absence de démocratie, le caractère étouffant d'un islam sclérosé et archaïque. Beaucoup d'auteurs, en désaccord avec les régimes, choisissent l'exil : Mourad Bourboune (Algérie) après la prise de pouvoir de Boumedienne ; Tahar Ben Jelloun (Maroc) vit à Paris, Rachid Boudjedra a fait un va-et-vient entre Paris et Alger, avant de se fixer à Alger, tout en en connaissant les risques. Les nouvelles voix portent souvent un regard lucide, désabusé sur la société actuelle ; ainsi Fériel Assima dans *Une femme à Alger* (Arléa, 1996), mais surtout S. Garmadi (Tunisie), qui écrit :

« Il est formellement interdit de créer des chefs-d'œuvre et absolument obligatoire d'adorer les chefs d'État. (Jeune dicton en voie de développement) ». Dans *Nos ancêtres les bédouins*.

Parfois, il y a des témoignages sur l'émigration en Europe, thème qui n'est pas vraiment neuf (cf. Mouloud Feraoun, *Le fils du pauvre*). La différence avec les émigrés décrits par les aînés, qui se sentaient avant tout Maghrébins, c'est que les jeunes décrivent des émigrés qui ne savent plus très bien où ils en sont. Ils deviennent des A.N.I. (Arabes Non Identifiés). Ceux qui sont « nés en France », les *beurs* (cf. *infra*), franchiront l'étape suivante : nés de cette immigration, sont-ils des *francarabes* ?

Un autre thème, que l'on retrouve dans la littérature beur, est la révolte contre le père (Driss Chaïbi (Maroc), *Le passé simple*).

Les thèmes évoqués donnent déjà une réponse implicite à la question que nous avons posée : née dans un autre contexte, la littérature beur sera différente, mais tributaire de ses ancêtres et de ses contemporains maghrébins.

### 3. L'espace littéraire « beur »

Un peu comme aux débuts de la littérature maghrébine en langue française, priorité est donnée au témoignage : les *beurs* veulent que l'on sache comment ils vivent, comment ils se sentent mal aimés, parfois, de la société française. Ces premiers romans n'échappent pas toujours à une tendance de « misérabilisme » ; les plus grands, cependant, réussissent à s'en distancier par une solide dose d'humour. Ainsi, *Le gone du chaâba* (Azouz Begag) montre-t-il la vie dans un des bidonvilles de Marseille. Ce type de romans, que Pinçonat (2000) qualifie d'« écologique » a comme protagoniste un espace, et les relations de l'individu à son milieu. Ils sont profondément enracinés dans l'espace français. Souvent, les jeunes ne s'imaginent pas la possibilité de vivre ailleurs :

« Sa vie, il ne pouvait l'imaginer ailleurs qu'à la cité des Pâquerettes, avec ses copains comme balise Argos ». (Azouz Begag, 1997 : 7).

La relation des auteurs par rapport à la langue française est radicalement différente de celle des auteurs maghrébins : l'utilisation du français est tout simplement évidente. Il apparaît cependant un certain bilinguisme dans les romans beur, ou plus exactement, un métissage linguistique (Pinçonat, 2000 : 247). Ce sont les romans « écologistes » qui drainent le plus grand nombre d'insertions de mots arabes, mais on en retrouve dans à peu près tous les romans beurs :

- « Moi, je le fais aussi. *Oualla !* » (Azouz Begag, 1997 : 14)
- « Et qu'est-ce que tu croyais ? Que je demandais aux *djnouns*<sup>2</sup> ? » (Azouz Begag, 1989 : 26)
- « Oui *Aboué*. *Oubligi* je change d'attitude. » (Azouz Begag, 1989 : 28)
- « Est-ce qu'elle sera heureuse avec un *meskine* comme toi ? » (Azouz Begag, 1997 : 36)

Outre le fait de donner une certaine « couleur locale » au récit, l'insertion de ces mots permet de reconstituer partiellement le bilinguisme en vigueur au sein de la famille. Les parents se parlent encore souvent en arabe, tandis que les enfants parlent français entre eux, et s'adressent en arabe ou en français aux parents.

Le père et la mère sont dépassés par les résultats scolaires – ou l'absence de résultat – du jeune garçon ou de la jeune fille en qui ils ont placé tous leurs espoirs. Ces derniers ont d'ailleurs des sentiments de culpabilité :

- « L'idée même d'être une source de tracas pour mes parents m'était insupportable ; aussi avant d'envisager la moindre aventure avec mes copains, je me disais : est-ce que ça va faire du mal au cœur et aux nerfs de mon père ? » (Azouz Begag, 1997 : 22)

Les parents ne comprennent pas que leurs enfants leur échappent, et comme ils conservent pieusement l'image de la terre d'origine d'il y a trente ans, ils ont parfois besoin des conseils d'un membre de la famille du « pays » – où le temps ne s'est pas arrêté non plus – pour comprendre !

- « (...) vos enfants ont grandi ici, en France, vous avez voulu le meilleur pour eux, les instruire, leur donner ce qu'ils n'auraient peut-être pas eu en restant au pays, où ils auraient eu une autre vie... Vous ne pouvez pas prendre le meilleur et rejeter le pire à leur place. Ce sont eux qui choisiront, il faut l'accepter. » (Soraya Nini, 1993: 149)

Finalement, les parents sont bien les seuls à vivre encore dans l'espoir de l'hypothétique retour :

- « Fallait pas lui parler de changement... Ou bien du seul qui valait la peine à ses yeux : le retour au pays. » (Azouz Begag, 1997 : 22)

La mère se trouve souvent très isolée : en effet, pour ce qui concerne la génération des parents, « l'absence de maîtrise de la langue du pays d'accueil est l'un des principaux facteurs d'isolement des personnages féminins » (Pinçonat, 2000: 255).

- « Fatigui, moi, malade. Ji travaille li matin, li ménage à l'icole et toi ti dors. » (Mehdi Charef, 1983)
- « Qu'est-ce que ça veut dire, une « nulle » ? parle-moi en arabe ! » (Soraya Nini, 1993 : 86)
- « Et ma mère qui répète, derrière moi, en simili-français : Ménage, à la maison » (Soraya Nini, 1993 : 91)

Le père, lui, est un être fragilisé, non seulement par une vie de labeur, mais aussi parce qu'il se retrouve souvent au chômage. Illettré, il a de grandes difficultés à jouer son rôle

---

<sup>2</sup> Pluriel de *djinn*, esprit, entre l'humain et l'ange.

de patriarce, gardien des traditions, à faire valoir son autorité :

« allez, allez, mon fils il est gentil, il vient m'écrire une lettre pour Amor. » (Azouz Begag, *Béni ou le paradis privé*, 1989 : 26)

Il ne maîtrise pas toujours bien le français, lui non plus :

« À la Dichire<sup>3</sup>, y en a li magasas, l'icoule bour la zafas ? questionna-t-il. » (Begag, *Le Gone du Chaâba*, 1986 : 240)

Les jeunes se retrouvent entre eux, dans les escaliers des immeubles. Désœuvrement, violence, drogue, difficultés scolaires sont leur lot quotidien. (Mehdi Charef, *Le thé au harem d'Archy-Ahmed* ; Azouz Begag, *Béni ou le paradis privé*). Le quartier devient un « quartier d'exil » (Barou, 1999 : 194).

Parmi les témoignages, l'on trouve également ceux, plus récents, des « beurettes ». Elles racontent les tensions au sein de la famille : l'autorité du père – souvent absent – ou du grand frère (beaucoup trop présent), l'incompréhension de la mère, qui souvent, ne maîtrise pas la langue française (*cf.* aussi supra) :

« (...) le KGB [= le frère aîné] ne fera que ce qu'il voudra sans écouter ni ma mère ni Malik. Mon père n'étant pas là, il s'est proclamé Chef de Famille, comme à chacune de ses absences. » (Soraya Nini, 1993 : 108)

Les jeunes filles nous racontent la lutte pour l'émancipation, les compromis à faire par rapport à la structure familiale, la double vie : fille obéissante à la maison, libre en dehors du cercle familial. (Aïcha Benaïssa - Sophie Ponchelet : *Née en France* ; Soraya Nini : *Ils disent que je suis une beurette*). Les beurettes choisissent la fugue, ou l'anorexie (Fawzia Zouari, *Ce pays dont je meurs*). Rares sont les livres qui dépassent le roman-témoignage.

#### 4. Conclusion

Ces quelques exemples montrent que la littérature beur investit un autre espace francophone que sa sœur aînée, la littérature maghrébine de langue française. Or, a-t-elle un avenir devant elle ? En d'autres mots, sortira-t-elle du vécu immédiat pour s'envoler vers des thèmes plus universaux ? Rien n'est moins sûr, comme l'indique Malek Boutih :

« À l'évidence, un Beur peut obtenir un poste de technicien de surface. Les problèmes apparaissent lorsqu'il s'agit d'un poste à responsabilité. Même chose dans le domaine culturel : imaginez la difficulté rencontrée par un écrivain d'origine algérienne ou sénégalaise. **Jamais il ne percera, à moins de raconter sa jeunesse dans sa cité. S'il propose un roman d'amour, on peut être certain qu'il s'entendra répondre : "Rachid sur la couverture d'un roman d'amour, ça ne colle pas."** » (Boutih, 2001, 58-59 ; c'est nous qui soulignons).

L'espoir est permis, car les romans de Mehdi Charef, Azouz Begag, Nina Bouraoui nous montrent que l'on peut jouer de sa double appartenance *et* goûter à la saveur des mots sans nécessairement se revendiquer de l'une ou de l'autre.

---

<sup>3</sup> Le quartier de la Duchère.

## Bibliographie

### Ouvrages de référence

- Barou (Jacques), « Trajectoires résidentielles, du bidonville au logement social », in Dewitte (Ph.), (dir.), *Immigration et intégration, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1999, pp. 185 - 195.
- Begag (Azouz), Chaouite (Abdellatif), *Écarts d'identité*, Paris, Le Seuil, 1990 (Coll. Points, Virgule, n° 86)
- Begag (Azouz), Delorme (C.), *Quartiers sensibles*, Paris, Le Seuil, 1994 (Coll. Points Virgule, n° 145).
- Bouth (Malek), *La France aux Français ? Chiche !*, Paris, Fayard, 2001.
- Chattou (Zoubir), « Les Marocains, entre ici et là-bas », in Dewitte (Ph.), (dir.), *Immigration et intégration, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1999, pp. 128 - 133.
- Dewitte (Philippe), (dir.), *Immigration et intégration, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1999.
- Dewitte (Philippe), « L'immigration, sujet de rhétorique et de polémiques », in Dewitte (Ph.), (dir.), *Immigration et intégration, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1999, pp. 5 - 12.
- Joubert (Jean-Louis), *Littératures francophones du monde arabe*, Paris, Nathan, 1994.
- Lorcerie (Françoise), « La «scolarisation des enfants de migrants» : fausses questions et vrais problèmes », in Dewitte (Ph.), (dir.), *Immigration et intégration, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1999, pp. 212 - 221.
- Ghayet (Ahmed), *La saga des Beurs d'origine marocaine en France*, Casablanca, Eddif, 1997.
- Memmi (Albert), *Écrivains francophones du Maghreb*, Paris, Seghers, 1985.
- Pinçonat (Crystal), « Le bilinguisme à travers deux littératures émergentes : le cas du roman chicano et du roman beur », in Felici, (Isabelle), (éd.), *Bilinguisme, enrichissements et conflits, actes du colloque organisé à la Faculté des Lettres et sciences humaines de l'Université de Toulon et du Var, les 26, 27 et 28 mars 1999*, Paris, Honoré Champion, 2000.
- Rude-Antoine (Edwige), « Trajectoires familiales, transformation des rôles et des statuts », in Dewitte (Ph.), (dir.), *Immigration et intégration, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1999, pp. 196 - 203.
- Wihtol de Wenden (Catherine), « Les "Jeunes issus de l'immigration", entre intégration culturelle et exclusion sociale », in Dewitte (Ph.), (dir.), *Immigration et intégration, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1999, pp. 232 - 237.
- Zehraoui (Ahsène), « Les Algériens, de la migration à l'installation », in Dewitte (Ph.), (dir.), *Immigration et intégration, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1999, pp. 121-127.

### Romans

#### **Littérature maghrébine de langue française**

- Assima (Fériel), *Une femme à Alger*, Paris, Arléa, 1996.
- Chraïbi (Driss), *Le passé simple*, Paris, Denoël, 1954 (coll. Folio n° 1728).
- Djebar (Assia), *L'amour, la fantasia*, Paris, Albin Michel, 1995 (1985), (LdP, n° 15127).
- Feraoun (Mouloud), *Le fils du pauvre*, Paris, Le Seuil, 1954, (Points, R 69).
- Haddad (Malek), *Je t'offrirai une gazelle*, Paris, Julliard, 1959, (Coll. 10/18, n° 1249).
- Khatibi (Abdelkebir), *La mémoire tatouée*, Paris, Denoël, 1971 (Coll. 10/18, n° 879).

### **Littérature beur**

- Begag (Azouz), *Le gone du Chaâba*, Paris, Le Seuil, 1986 (Coll. Points, Virgule, n° 39).
- Begag (Azouz), *Béni ou le paradis privé*, Paris, Le Seuil, 1989 (Coll. Points Virgule, n° 1989).
- Begag (Azouz), *Les voleurs d'écritures*, Paris, le Seuil 1990 (Petit Point, n° 7).
- Begag (Azouz), *Les chiens aussi*, Paris, Le Seuil, 1995, (Coll. Points Virgule, V. 174).
- Begag (Azouz), *Dis Ouaille !*, Paris, Fayard, 1997.
- Benaïssa (A.), Ponchelet (S.), *Née en France*, Paris, Payot, 1990, (Presses Pocket, n° 3744).
- Bouraoui (Nina), *La voyeuse interdite*, Paris, Gallimard, 1991, (Coll. Folio, n° 2479).
- Bouraoui (Nina), *Poing Mort*, Paris, Gallimard, 1992, (Coll. Folio, n° 2622).
- Charef (Mehdi), *Le harki de Meriem*, Paris, Mercure de France, 1989 (Coll. Folio, n° 2310).
- Charef (Mehdi), *Le thé au harem d'Archy Ahmed*, Paris, Mercure de France, 1993 (Coll. Folio n° 1958).
- Charef (Mehdi), *La maison d'Alexina*, Paris, Mercure de France, 1999, (Coll. Folio, n° 3402).
- Nini (Soraya), *Ils disent que je suis une Beurette*, Paris, Fixot, 1993 (Pocket n° 3247).
- Smaïn, *Écris-Moi*, Paris, Nil Éditions, 1996 (Pocket, n° 4452).
- Zouari (Fawzia), *Ce pays dont je meurs*, Paris, Ramsay, 1999 (Pocket, n° 10929).

(Overgenomen uit *Romaniac*, nr 90, 1<sup>e</sup> trimester 2003)